

Ouvrages

Telmo H. CARIA (org.), *Experiência etnográfica em ciências sociais*, Porto, Afrontamento, 2002, 183 p.

Un petit livre avec des textes utiles : voilà une façon de résumer *Experiência etnográfica em ciências sociais*. À cet ensemble de textes s'ajoute une (faible) bibliographie, du reste évoquée en introduction, sur les méthodologies et, en particulier, sur le problème de savoir comment on pense et on fait de l'ethnographie dans les sciences sociales au Portugal. Bien que les étudiants de l'enseignement supérieur, les jeunes chercheurs et le public en général, méritent davantage des œuvres spécialisées dans « les normes d'application méthodologiques » (p. 9) et autres problèmes structurants de la recherche qui traversent les études qualitatives – à l'image de ce qui se fait dans d'autres pays –, *Experiência etnográfica em ciências sociais* ne se veut pas un manuel ; il relève plutôt d'une démarche anti-normativiste, défendue autrefois par Madureira-Pinto (p. 10).

Les textes sont dominés par un même objectif : trouver dans les lignes théoriques qui rendent compte des diverses expériences ethnographiques le sens de tout un processus de recherche, un processus qui se base toujours sur la relation particulière du chercheur avec son travail de terrain et avec la construction théorique. Ainsi, l'idée, bien présentée par Caria en introduction, consiste à « objectiver et à rationaliser ce qui s'est passé » sur le terrain (p. 10) — afin de « comprendre la (ir)rationalité de l'autre », l'ethnographie est présentée comme un « lieu de frontière » (p. 12-13) — et l'ambition est de contribuer au « développement d'une théorie sociale sur la recherche ethnographique » (p. 10).

Cette option a des effets légitimant de la pratique scientifique et, aussi pour cela, elle doit être envisagée avec sérieux. La tentative de développer des axes de réflexion proposés antérieurement par des chercheurs portugais, en mélangeant sans a priori des références à des sociologues et à des anthropologues (comme A. Firmino da Costa, Boaventura S. Santos, Madureira-Pinto, M. Vale de Almeida, M. Cardeira da Silva ou R. Iturra entre autres), pointe la

nécessité d'étendre la construction et la représentation de l'ethnologie à différentes disciplines du social, ce qui d'ailleurs émane de plusieurs des contributions.

L'ouvrage est divisé en deux parties : un ensemble de textes où sont surtout discutées des pratiques de recherche, que Caria intitule « la construction socio-cognitive » ; et une autre, « La construction socio-théorique », qui questionne les limites conventionnelles (mal) imposées à la connaissance, obligeant à une « recontextualisation de la théorie sociale » (p. 18).

Le premier auteur, Luís Fernandes, chercheur qui s'est affirmé comme ethnographe urbain et qui applique l'interdisciplinarité dans les sciences sociales, part de ses notes personnelles de terrain à propos de territoires psychotropes de Porto. Il nous conduit sur les chemins d'un travail de référence et propose une restitution fine de l'organisation et de l'indexation possible de ce document qui possède, pour la plupart des ethnographes, le statut de source privilégiée. Avec Paulo Raposo, on pénètre dans le domaine de la discussion des idées exploratoires qui traversent sa recherche centrée sur l'observation et l'interprétation de performances culturelles au Portugal. À partir de l'idée de « voyage ethnographique », physique et intellectuel du chercheur, l'auteur avance certaines propositions théorico-méthodologiques valables pour son champ de recherche. Le troisième chapitre, écrit par Elísio Estanque, part des idées de Bourdieu afin de proposer une méthodologie compréhensive où les présupposés subjectifs du chercheur sont révélés et incorporés dans l'analyse, dans le but de prévenir d'éventuels effets pervers de la science. Nous entrons dans le contexte de l'usine de chaussures du nord du Portugal, pour ensuite partager avec l'auteur les ambivalences et les problèmes qui surgissent dans le quotidien de la recherche lorsqu'il négocie, sur un même terrain et simultanément, son statut de chercheur et de travailleur. Dans le dernier texte de cette première partie, Ricardo Vieira part de considérations générales sur l'ethnographie pour progressivement nous introduire au cœur de sa recherche qui repose sur des entretiens réalisés auprès de professeurs des trois premiers cycles de l'enseignement au Portugal. Il montre comment, au fur et à mesure du recueil des récits biographiques, lui-même cerne progressivement son *self* tout en traduisant sa propre expérience de professeur.

Dans la seconde partie du livre, le cinquième chapitre de Manuela Ribeiro se demande « comment atteindre les personnes ? ». En présentant des notes expressives de son journal de terrain réalisé auprès de familles paysannes du Trás-os-Montes, elle fait apparaître le rôle du temps dans la construction des relations interpersonnelles et dans la collaboration progressive entre les chercheurs et les autochtones. Dans le sixième chapitre, on voyage jusqu'à Mapuche du Chili avec Luís Silva Pereira. De son récit, il ressort deux aspects :

l'itinéraire sinueux du chercheur pour atteindre les Mapuche et leurs représentations de l'étranger (ancrées dans l'histoire locale et éparpillées à travers des rumeurs) ; et la manière dont l'ethnographe affronte ce regard des autochtones, qui ne cessent de lui adresser la même question : *Qué hace por estas tierras ? (Que faites-vous par ici ?)*. Dans le chapitre suivant, on se déplace vers le continent africain, parmi les Nalu de Guinée-Bissau. Amélia Frazão-Moreira décrit des aspects de son interaction avec les autochtones en deux étapes : celle du recueil ethnographique généralisé et celle du relevé ethnobotanique et de l'usage des techniques de l'« anthropologie expérimentale ». Ce texte parle à plusieurs reprises des rétributions et des dettes au cours du travail de terrain que la population locale attend, normalement, de la part de ceux qu'elle identifie comme « blancs ». Manuela Ferreira aborde, à son tour, la question de l'éducation, avec une ethnographie portant sur des enfants en âge préscolaire à la crèche (*jardim de infância*), du milieu rural portugais. L'auteur commence par adresser une critique aux limitations de la perspective adultocentrique de l'enfance et finit par conférer du sens au jeu des perplexités mutuelles lorsque, en tant qu'ethnographe pourvue du statut d'« amie », elle observe et participe aux activités des enfants¹. Manuel Carlos Silva clôt le recueil par certaines considérations sur des techniques de recueil de données et parle de ses expériences de terrain dans deux villages du nord du Portugal, Aguiar et Lindoso. Dans le premier village, il montre comment les avantages apparents des relations intrafamiliales dans la région et surtout la position liée à l'idéologie marxiste dans le cadre d'une recherche-action, se transforment en inconvénients pour le travail de terrain ; dans le second, il parle de ses difficultés à s'insérer, puis de la résolution de ces problèmes ainsi que de la conduite de l'ethnographie.

Quelles leçons tirer de cet ensemble varié de textes ? Il paraît toujours utile de réunir des personnes qui pratiquent et écrivent de l'ethnographie et, de temps en temps, de scruter ces pratiques, ces modes de construction de la théorie ancrée dans l'observation du réel pour produire une « épistémologie auto-réflexive » dans le cadre des sciences sociales et pour traduire certaines logiques qui rendent compte du « jeu de miroirs » sur le terrain (Estanque, p. 62 et 75) et, idéalement, valider les formes de représentation en ethnographie (Van Maanen, 1995). Ce genre de livre nous oblige à ne pas perdre de vue des questions importantes (qui peut-être mériteraient d'être revisitées) : comment penser des terrains si différents et particuliers à partir d'un angle qui

1 À titre indicatif, mentionnons le travail ethnographique français, similaire et fort bien mené : Julie Delalande, *La cour de récréation. Pour une anthropologie de l'enfance*, Rennes, PUR, 2001 (note du traducteur A. F.).

tient autant de la singularité que du registre disciplinaire et systématique ? Quelles généralisations peut-on en tirer ?

Mais les contributions sont inégales, traduisant plusieurs niveaux de développement de la réflexion méthodologique et une perméabilité différente à la complexité. Sans doute reflètent-elles aussi les étapes de la recherche, les statuts professionnels présents des chercheurs et, bien qu'indirectement, les traditions et territoires disciplinaires plus ou moins sensibles à la « nudité » méthodologique (Raposo, p. 44) et sa réflexion systématique. Il n'est alors pas étonnant que certains des thèmes traités reposent sur des objectifs concrets comme celui de faire connaître des dimensions personnelles du travail de terrain, en étant davantage « confessionnelles » (cf. Van Maanen, 1988) et que d'autres tentent de faire émerger des solutions ou de tirer des leçons épistémologiques à partir de leurs itinéraires ethnographiques. Toutefois, il est toujours utile de savoir de quoi l'on parle quand nous parlons d'ethnographie, ce qui est plus évident dans certains cas que dans d'autres².

Susana DURÃO

Traduction de A. F.

Graça Índias CORDEIRO, Luís Vicente BAPTISTA et António Firmino da COSTA (org.), *Etnografias urbanas*, Oeiras, Celta Editora, 2003, 218 p.

Parler d'*Etnografias urbanas* à un moment où l'on peut visiter une exposition sur Lisbonne au Parc de La Villette à Paris fait partie de ces opportunités que l'on aime saisir lorsqu'elles se présentent. Plusieurs des textes du catalogue de l'exposition sont, en outre, signés par des auteurs d'*Etnografias urbanas*. La Lisbonne contemporaine telle qu'elle est proposée dans l'exposition parisienne suscite de nombreuses réactions parmi les Portugais qui l'ont visitée. La déception est le sentiment qu'il m'a été donné d'observer le plus souvent, notamment auprès de dizaines de jeunes d'ascendance portugaise que j'ai pu accompagner lors de visites guidées. Il est apparu clairement que la capitale du pays de leurs parents se devait de donner une « image positive du Portugal », ce qui, à leur avis, n'était nullement le cas. Lisbonne représente pour eux une ville tranquille, où il fait bon vivre ; une « ville d'histoire », mais aussi une ville moderne grâce à l'Expo 98, au pont Vasco da

2 Bibliographie citée : Van Maanen, J., *Tales of the Field. On writing ethnography*, Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 1988 ; Van Maanen, J., *Representation in Ethnography*, Thousand Oaks-Londres-New Delhi, Sage Publications, 1995.